

n'a plus été que de 298 tonnes. En vertu de cette tactique, les Trade-Unions ont refusé, durant la crise, de laisser leurs adhérents descendre dans les mines plus de trois jours par semaine, prétextant que le salaire gagné en trois jours suffisait aux besoins des mineurs. Aussi, malgré le besoin si urgent de combustible en 1900, la production n'a pas beaucoup augmenté comparativement à celle de 1899 : on estime qu'elle a passé seulement de 220 à 222 millions de tonnes.

Voici, d'autre part, ce que déclarait un journal spécial au sujet de l'inertie du mineur anglais : Ce mineur, disait-il, estime qu'une certaine somme lui est nécessaire pour vivre suivant ses besoins ; il travaille donc jusqu'à ce qu'il ait gagné cette somme, puis il se repose. La seule différence pour lui entre les bonnes et les mauvaises périodes de l'industrie, est qu'il gagne son argent en trois jours durant les bons moments et qu'il travaille quatre jours durant les mauvais. Le patron voudrait bien que l'ouvrier fût régulier dans son labeur, mais c'est chose impossible à obtenir. Et malgré tout, ce patron ne peut pas renvoyer son personnel, parce qu'il n'en trouverait pas d'autre, vu qu'un mineur ne s'improvise pas. Un propriétaire de mines disait récemment qu'il y avait dans ses puits beaucoup plus de mineurs qu'on n'en avait jamais vu et que cependant l'extraction n'était pas plus forte qu'en temps ordinaire. Cette conduite habituelle des mineurs est assurément une cause de la pénurie du combustible et explique comment les propriétaires de houillères ne peuvent pas proportionner leur production à l'augmentation de la demande.

Mais si les propriétaires des mines se sont plaints des exigences de leurs ouvriers, les industriels, en 1900, ont divers reproches à adresser à leur tour aux propriétaires, qui ont trop abusé de la situation. On en cite plusieurs, parmi ces derniers, qui refusaient d'accepter aucun contrat et ne livrèrent la houille qu'au cours du jour. Leur conduite a été sévèrement jugée en Angleterre, où disait alors qu'ils faisaient usage sans ménagement de leur monopole, n'ayant d'autre préoccupation que de s'enrichir aux dépens de la communauté. Ce souvenir ne sera pas perdu dans l'esprit du public.

Et, si nous nous en tenons au rapport consulaire, c'est dans cet état d'esprit que l'on trouvera l'une des raisons pour lesquelles l'opinion

publique s'est si peu émue du vote du Parlement, en février 1901, adoptant en deuxième lecture le Bill rendant obligatoire la réduction à huit heures du travail dans les mines.

La hausse considérable des prix en 1900 eut pour effet d'amener certains industriels anglais à provoquer un mouvement d'importation de charbons américains. Ce projet a même reçu un commencement d'exécution, favorisé d'ailleurs par les encouragements enthousiastes de la presse américaine intéressée. Cette concurrence imprévue ne s'est encore exercée que sur d'assez faibles quantités, mais on ne saurait dire qu'elle puisse être longtemps encore négligeable pour les houilles anglaises, principalement sur les marchés du dehors, car les exigences toujours croissantes des Trade-Unions, les charges qui résultent pour les propriétaires de mines du "Compensation-Act" et qui seraient singulièrement aggravées par la limitation de la journée de travail à huit heures, si elle venait à être définitivement votée, pourraient rapidement faciliter sur certains marchés du monde, l'exportation du charbon américain, pour l'extraction duquel il est fait un large emploi de moyens mécaniques et qui, enfin, se trouve dans les Etats de l'Union en quantités si énormes.

C'est qu'en effet les richesses houillères de la Grande-Bretagne sont loin d'être aussi importantes que celles des Etats-Unis ; et même ne seront-elles pas plus ou moins prochainement épuisées ? C'est là une question qui, en 1900, a été longuement discutée et nombreuses ont été les appréhensions manifestées. Nous en avons signalé ici quelques-unes à cette époque : nous reviendrons cependant, en quelques mots sur ce sujet. Suivant les plus pessimistes, dont l'opinion n'en est pas moins admise par des personnes autorisées, le Royaume-Uni n'aurait plus dans son sol que 15,000 millions de tonnes de charbon, ce qui, au taux actuel de la consommation, ne représente qu'un approvisionnement souterrain pour cinquante ans ; les plus optimistes déclarent il est vrai, que ces calculs ne tiennent pas compte des couches profondes de houille encore très riches et que l'on pourra exploiter pendant une période de temps dépassant de beaucoup un demi-siècle. Quoiqu'il en soit, les deux camps adverses sont d'accord pour reconnaître que les couches facilement exploitables seront vraisemblablement épuisées dans un délai rela-

tivement proche, quelques-uns disent dans vingt ans, si la consommation demeure aussi active ; il en résulterait que l'on doit s'attendre à une hausse continue du prix de la houille. Ces prix n'atteindront pas sans doute le taux extraordinaire qu'il a fallu payer en 1900, mais la tendance à la hausse semble devoir persister.

Pour l'instant, et malgré des perspectives d'avenir assez peu favorables, l'industrie et le commerce britannique restent très puissants ; cependant les concurrences de l'Allemagne et de l'Amérique se font et se feront de plus en plus sentir non seulement sur les marchés du dehors mais aussi sur le marché anglais. Par suite, on peut dès maintenant prévoir que le Royaume-Uni en souffrira ; on peut même s'étonner qu'il n'ait pas été plus gravement atteint. Vraisemblablement de profondes modifications se produiront dans l'organisme économique de la Grande-Bretagne ; il semble même qu'il se forme dans ce pays un parti protectionniste ; heureusement son action est insignifiante. La crise actuelle, qui perdra de son acuité avec le temps, ne suffira pas à faire que ce peuple éminemment pratique renonce à la liberté des échanges : il lui doit sa grandeur et sa richesse depuis trois quarts de siècle.



Les gros manufacturiers de brosses et d'articles en bois, MM. Boeckh Bros & Co, de Toronto, The Wm Cane & Sons Mfg Co., of New-Market, Ltd, et The London Brush Factory of London, se sont formés en société avec un capital autorisé de \$1,500,000.

Le nouveau système télégraphique en Hongrie, dont on avait parlé il y a dix-huit mois, constitue un merveilleux succès. Il vient d'être installé entre Budapest et Fiume, soit une distance de 375 milles, et fonctionne parfaitement avec une vitesse de 40,000 mots à l'heure. Les dépêches sont écrites en caractères romains et il n'est pas nécessaire de les transcrire.

Des pourparlers ont lieu en ce moment pour établir le même système en France et en Allemagne. Cette dernière tentera un premier